

COMPTE RENDU

Raoul Delemazure, *Une vie dans les mots des autres. Le geste intertextuel dans l'œuvre de Georges Perec*, Classiques Garnier, 2019.

RELIEF – Revue électronique de littérature française 14 (1), 2020, p. 176-180

DOI: doi.org/10.18352/relief.1078

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Le recours à des emprunts textuels est une des pratiques constitutives de l'écriture perecquienne, depuis le premier roman, *Les Choses*, élaboré à l'aide de *l'Éducation sentimentale* jusqu'à « 53 jours », roman inachevé, construit à partir de *La Chartreuse de Parme*. Ces emprunts textuels – citations, allusions ou références faites à d'autres textes – ont fait l'objet de multiples analyses qui méritaient un travail de synthèse.

Dans son étude exemplaire, issue d'une thèse de doctorat soutenue en 2015, Raoul Delemazure ne s'est pas contenté de compléter, systématiser et reprendre ou critiquer les résultats de ces analyses, mais il a historicisé les pratiques intertextuelles et les revendications de ces pratiques pour comparer les procédés de Perec à ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Pour faire le tour des différents aspects de l'intertextualité dans l'œuvre perecquienne, Delemazure a lu et relu non seulement les textes de Perec, mais encore les nombreux ouvrages que celui-ci a cités, il a dépouillé les documents – agendas, avant-textes, lettres – qui se trouvent dans le Fonds privé de l'Association Georges Perec, ainsi que les inestimables *Entretiens et conférences* réunis par Mireille Ribière et Dominique Bertelli. À ces sources s'ajoute une abondante littérature critique consacrée à la notion et aux pratiques de l'intertextualité.

Le principal but de Delemazure est d'apporter une réponse à la question apparemment simple posée par Perec lui-même dans son article « Emprunts à Flaubert » (1980) : « Le pourquoi de ces emprunts systématiques ne m'est jamais apparu très clairement ». L'ouvrage se compose de trois parties : « L'intertextualité comme pratique constitutive dans le corpus perecquien », « Histoire(s) de la citation », et « Une bibliothèque dans le cœur. La dimension existentielle de l'intertextualité ». La première partie est consacrée aux caractéristiques principales du corpus des emprunts.¹ Illustré par de nombreux exemples, le relevé

de la localisation des citations montre quels en sont les lieux de prédilection – épigraphes, métagraphes, seuils textuels (incipit et explicit) des livres et des chapitres, (sous-)titres. Les textes sur l’infra-ordinaire ainsi que les poèmes hétérogrammatiques en sont par contre presque entièrement dépourvus. Dans les premiers romans, les emprunts fonctionnent comme soutien de l’écriture, permettant de répondre aux questions : Comment commencer ? Comment écrire ? Les textes à contraintes fortes – temporelles, alphabétiques ou mathématiques – dépendent beaucoup moins de l’intertexte. Ainsi, *La Vie mode d’emploi* est tissé de citations et d’allusions programmées, mais celles-ci ont perdu leurs rôles de support et de matrice. Les enjeux ont évolué et les stratégies à l’œuvre dans ces grands ‘romans’ et dans les quelques récits ultérieurs ne sont donc pas forcément les mêmes que celles des premiers ouvrages. Les emprunts à d’autres auteurs se doublent par exemple de plus en plus d’autocitations.

Aux écrivains favorisés de Perec – Flaubert et Verne, Roussel et Kafka, Leiris, Queneau, Calvino et Roubaud, Sterne et Rabelais – Delemazure en ajoute d’autres qui ont parrainé les textes de jeunesse mais ont disparu ensuite entièrement de l’œuvre : les communistes ou résistants Bertold Brecht, René Char et Paul Eluard, et l’antistalinien André Gide. Créateurs d’une vision plus durable du monde, Thomas Mann et Malcolm Lowry resteront par contre d’un bout à l’autre de l’œuvre des auteurs tutélaires. Et puis il y a évidemment Proust, l’exemple impossible à suivre, non mentionné dans la liste des auteurs favorisés. La citation la plus fréquente est, selon Delemazure, celle de l’incipit de la *Recherche* que l’on retrouve par exemple à quatre reprises, fragmentaire, dans les premières phrases de *W ou le souvenir d’enfance*. La plénitude de l’incipit proustien est transformée en une quête impossible du temps perdu.

Dans la deuxième partie de son travail, Delemazure examine la pratique perecquienne dans le cadre d’une histoire de la citation. Perec avait adopté les bienvenues légitimations ludiques du recours à l’intertextualité fournies par les Oulipiens dans leur rejet du mythe de la spontanéité créatrice, l’originalité romantique, mythe dont Delemazure fait l’analyse dans une récapitulation de l’histoire de l’intertextualité. Mais, en premier lieu, il remonte à une autre source de cette pratique, à savoir la théorie du texte des années soixante dont l’avènement coïncide avec les débuts de la carrière littéraire de Perec. Cette théorie, centrée sur la notion d’intertextualité entendue dans l’acception très large d’interdiscursivité, voire de pratique signifiante, a été développée par Julia Kristeva, reprise et adaptée par Roland Barthes et Jean Ricardou. Delemazure souligne l’insuffisance de cette notion globale pour rendre compte du recours à la citation dans les textes littéraires.

C'est surtout dans le sillage de Jean Ricardou et de ses notions d'auto-représentation et de biotexte que les spécialistes perecquiens de la première heure ont développé les concepts de métatextualité et d'autobiotexte. La citation est métatextuelle lorsqu'elle désigne une mise en scène de la contrainte selon laquelle le texte est écrit. Elle relève de l'autobiotexte quand elle reprend des éléments précis à la vie de l'auteur comme motifs thématiques et principes structurants du texte. L'attribution d'une valeur métatextuelle ou autobiotextuelle à telle ou telle citation permettrait de lui fournir une motivation. Delemazure critique à juste titre le côté réducteur et parfois arbitraire de ces interprétations.

Une des nouvelles perspectives proposées est celle d'une interprétation bourdieusienne des pratiques intertextuelles de Perec. Si les prix littéraires, puis l'entrée en 1967 à l'Oulipo, offriront à Perec une reconnaissance en tant qu'écrivain, ses premiers romans, écrits entre 1955 et 1962, n'ont pas trouvé d'éditeur. Cet échec, écrit Delemazure, pourrait expliquer l'intérêt de Perec pour Flaubert comme source de citations pour *Les Choses*. À la différence de Balzac, tant décrié dans les années soixante, Flaubert est promu, en particulier par Barthes et Robbe-Grillet, comme l'inventeur de la modernité littéraire. Aussi le silence de Barthes, qui, après avoir apprécié beaucoup *Les Choses*, se tait au sujet de *La Disparition*, a-t-il été ressenti par Perec comme un pénible refus de reconnaissance.

Dans la troisième partie, Delemazure aborde la dimension existentielle de l'intertextualité. Il lie le recours aux emprunts textuels à la situation particulière de Perec, orphelin juif, coupé d'une tradition familiale, privé de la langue que parlaient ses parents polonais. Dans les travaux sur le rapport complexe entre Perec et la judéité, la possibilité d'une similitude de pratiques n'a jusqu'ici pas été envisagée. S'appuyant sur l'analyse d'autres auteurs (Benjamin, Kafka) dont la situation présentait des ressemblances avec celle de Perec, Delemazure avance l'hypothèse d'un rapport structurel et fondamental entre la pratique d'écriture de Perec et la culture judaïque. Cherchant dans la littérature des solutions à la question du vide dans sa vie, Perec aurait renoué avec la pratique juive qui consiste à faire des livres le lieu de la vérité du monde, au prix d'un passage de la Bible à la Bibliothèque, non plus le texte révélé mais les grands romans de la littérature mondiale. Cependant, si dans la tradition talmudique la citation est inséparable de la mention de la source, de l'origine, dans l'œuvre de Perec cette mention est souvent absente. La dissimulation régulière de l'origine des citations apparaît, selon Delemazure, dès lors comme le symptôme d'une transmission interrompue.

C'est sur une belle analyse des fonctions de la pratique perecquienne de l'autocitation, peu étudiée jusqu'ici, qu'est conclue cette troisième partie. Le concept d'autocitation renvoie au sens large aux rapports qu'une œuvre d'auteur entretient avec les autres œuvres de celui-ci. Delemazure met l'autocitation en rapport avec l'imaginaire des œuvres complètes, les exercices d'autobibliographie, les effets de transition entre les œuvres successives, et les textes programmatiques. *La Vie mode d'emploi*, somme des lectures de Perec, systématise ce système autocitationnel, de même qu'*Un cabinet d'amateur* qui décrit une exposition puis une vente de tableaux dont chaque œuvre renvoie à un chapitre de *La Vie mode d'emploi*.

Au risque de décevoir le lecteur détective, Delemazure affirme que si Perec s'ingénie à masquer les traces de ses emprunts textuels, ce n'est pas pour les faire retrouver mais pour qu'ils restent cachés. Pour pouvoir fonder cette interprétation, il a dû faire lui-même un travail de détective. Ainsi, il a retrouvé dans *Un homme qui dort* des thèmes figurant déjà dans *Le Fou*, une nouvelle inédite de 1957, et dans *La Vie mode d'emploi* des éléments d'autres textes de jeunesse que Perec croyait perdus pour de bon. Lors de l'écriture de ces textes, il ne pouvait pas prévoir qu'un jour ils seraient retrouvés et que les traces pourraient en être identifiées par ses futurs lecteurs. De même, on retrouve des emprunts intertextuels dans des textes privés, non destinés à la publication. Delemazure relie alors cette pratique de sauvetage à la mélancolie, au deuil non travaillé, au concept psychanalytique d'incorporation développé dans un célèbre article (1972) par les psychanalystes Abraham et Török. Article que Perec a pastiché dans son texte pseudo-scientifique « Roussel à Venise ».

Dans ses tentatives d'épuiser son sujet, cette étude aux perspectives multiples fait penser aux efforts de Perec pour condenser l'univers dans son œuvre. La conclusion s'intitule « Le dernier des écrivains gutenbergiens ». Mort en 1982, au seuil de la numérisation de l'écrit et du développement de la littérature numérique, Georges Perec clôt le XX^e siècle littéraire français. L'intertextualité numérique introduit de nouvelles pratiques littéraires. Pourtant, Delemazure n'a pas voulu quitter son héros sans lui offrir une entrée dans la littérature actuelle. Dans *Ellis Island, récits d'errances et d'espoir*, à la fois ouvrage publié et film cinématographique, les entretiens avec les immigrés européens font du témoignage, des paroles dites, une alternative aux paroles figées du monde livresque. Selon Delemazure, ces mots des autres n'ont plus rien à voir avec la Bibliothèque mais avec la polyphonie des existences singulières. Ainsi, il présente Perec comme « l'initiateur de cette exploration du singulier qui est l'une des principales voies empruntées par la littérature contemporaine ».

Notes

1. Pour le travail gigantesque de repérage condensé dans « Un Catalogue raisonné des emprunts intertextuels dans l'œuvre de Georges Perec », l'auteur nous renvoie au [site de l'Association Georges Perec](#). Qu'il en soit ici remercié. Par ailleurs, il a profité beaucoup des *Entretiens et conférences* réunis par Mireille Ribière et Dominique Bertelli en 2003, dont vient de paraître une réédition revue et amplifiée : Georges Perec, *Entretiens, conférences, textes rares, inédits*. Textes réunis, présentés et annotés par Mireille Ribière, avec la participation de Dominique Bertelli, Nantes, Editions Joseph K., 2019.